

texte publié dans :

*Pour une sociologie de la lecture, lectures et lecteurs dans la France contemporaine*  
sous la direction de Martine Poulain  
Paris : Ed. du Cercle de la librairie,  
1988. 241 p.  
ISBN 2-7654-0403-8

*Lecteurs en tous genres*

par Patrick Parmentier

Le genre d'un texte tient d'abord à des signes extérieurs, à sa façon de commencer, par exemple. Un article de sociologie : voilà un genre littéraire parmi d'autres. A quoi le reconnaîtrez-vous d'abord ? A ce qu'il est publié dans un recueil intitulé « sociologie ». A ce que l'auteur est désigné comme sociologue. Ou peut-être à certains caractères très visibles de son contenu : un style objectif, pas de *je* (du *nous* à la rigueur), du chiffre, des tableaux à double entrée, des notes renvoyant à des auteurs étiquetés comme sociologiques...

Et si je commençais cet article comme un téléfilm policier : par une scène dont la suite raconterait les antécédents ? Histoire de commencer à faire jouer la notion de genre, histoire de rappeler que l'enquête est aussi policière que sociologique, qu'elle comporte dans les deux cas un interrogatoire avec ses ruses, ses défiances ou ses confiances, et qu'elle consiste dans les deux cas à remonter le temps ou le courant, à identifier des forces qui, en amont, ont modelé la situation actuelle.

La scène se passe dans une bibliothèque municipale de la banlieue nord de Paris. Le sociologue remplit un questionnaire ronéoté en interrogeant une dame. Il a des lunettes rondes à monture de métal, un pantalon de velours, pas de cravate... bref, il a un genre intellectuel. Elle a 45 ans, un anorak bleu et rouge, elle lui dira qu'elle est serveuse dans une cantine (avant, elle était à la chaîne) et que son mari est magasinier en usine (P3) dans l'industrie automobile. Entre autres choses, on lui demande combien d'heures elle consacre par semaine à la lecture de revues. Elle annonce deux heures et demie, ce qui n'est pas négligeable, mais elle se déclare incapable de citer le moindre titre. Bizarre, se dit l'enquêteur.

Plus loin : « Avez-vous chez vous des publications des genres suivants ? » Suit une liste de seize genres, dont les romans-photos. Elle lit la liste attentivement, s'arrête aux romans-photos : « Vous avez mis ça dans votre liste ? » Il sourit : « Et pourquoi pas ? Ce sont des lectures aussi. » Elle se décide en se mettant à rire : « Vous pouvez mettre une croix. Tout à l'heure, les titres des revues, c'était *Confidence* et *Nous Deux* mais je n'ai pas osé vous le dire. Vous comprenez, mon mari se moque de moi tout le temps. Lui il ne lit que des espionnages. » Elle ajoute que c'est sa mère, qui vit en province, qui lui en donne des paquets tous les quatre mois. « Mais *Nous Deux*, c'est bête. *Confidences* par contre, c'est bien : il y a de l'histoire. » Elle ne lit pas que ça : elle lit tous les jours, environ un livre par semaine, est inscrite à la bibliothèque depuis vingt ans, vient d'emprunter un J.H. Chase, un Guy des Cars, des *Clefs pour l'astrologie*, souhaiterait trouver plus aisément, classés à part, les livres « sur le crime, l'amour, et la science-fiction », qu'elle juge insuffisamment représentée à la bibliothèque.

Voilà pour notre petite scène prégénérique, absolument authentique (j'y étais). Maintenant, reprenons plus haut. Quelles sont les questions qui se posent, et qui pourront nous servir de fil conducteur ? Que vaut l'enquête, si les résultats dépendent à ce point de la rédaction du questionnaire et de la façon de le passer ? Pourquoi la dame a-t-elle menti d'abord ? Pourquoi s'est-elle décidée à « avouer » ensuite ? Une force pesait sur elle, qui l'empêchait de dire certaines de ses vraies lectures. Mais cette force n'était pas assez forte pour l'empêcher de lire des romans-photos, juste assez pour l'empêcher de l'avouer au sociologue. Celui-ci risquait de la juger au nom de ce qu'il appelle « la légitimité sociale de ses pratiques », comme son mari la juge, et elle a redouté le même mépris.

Le sociologue, lui, se dit que les lectures du mari ne sont guère plus « légitimes » du point de vue des milieux cultivés, mais que cela ne l'empêche pas de juger sa femme du haut de ses lectures à lui. Ce qui amène le sociologue à s'interroger sur la force et la diffusion de la légitimité cultivée. Il se demande si elle argumentera contre son mari, dira que le sociologue n'a pas eu l'air de trouver honteuses ses lectures. Et puis, la dame, quand elle ose, fait des différences entre deux collections, exprime des jugements qualitatifs au sein de ce qu'un cultivé considère comme un magma indifférencié. En a-t-il jamais ouvert ? Le cultivé n'est plus nécessairement indigné qu'on fasse des différences dans la bande dessinée ou dans le cinéma. Et dans le

roman-photo ? Techniquement parlant, ce sont des genres, ou plutôt des médias, ou des arts, assez proches.

Et vous, lectrice, lecteur ? Trouvez-vous que l'enquêteur s'est montré démagogique en incluant les romans-photos dans la liste préétablie, et en faisant comme si ça allait de soi ? Le pensez-vous populiste, ou relativiste (au sens que donnait Lévi-Strauss, nous en reparlerons) au point de trouver sincèrement que ça allait de soi ? Ou pensez-vous qu'il a sournoisement manipulé la dame pour l'amener à l'aveu utile à son constat ? Et la dame, a-t-elle été ridicule ? Naïve ? Courageuse ? La scène lui a-t-elle été préjudiciable en ne l'encourageant pas à abandonner cette sous-littérature ? Ou lui a-t-elle rendu service en diminuant un peu le poids de la culpabilité ou de la honte culturelle que fait sentir à la maison un mari lecteur de S.A.S. ? Autant de questions qui se formulent sociologiquement, parce qu'elles dépendent toutes du statut social des genres.

## CE QU'ON APPREND DANS LES ENQUÊTES QUANTITATIVES NATIONALES

Les façons d'enquêter sur les goûts des lecteurs en matière de genres se ramènent à deux. On peut présenter au lecteur une liste préétablie de genres. C'est, malgré ses inconvénients, la seule méthode praticable pour les sondages nationaux qui portent sur des échantillons de 2 000 ou 1 000 personnes, ou même 4 000 pour *Pratiques culturelles des Français*<sup>1</sup>, dans lesquels sont représentés tous les groupes sociaux et toutes les régions. On peut préférer demander au lecteur des titres précis, des noms propres d'œuvres ou d'auteurs qui sortent de sa mémoire, de sa culture personnelle. On gagne ainsi en précision, en sincérité des réponses, mais cela demande un travail long et minutieux puisqu'il faut répartir les livres en genres, les « coder », et pour cela les identifier et en prendre connaissance soi-même. Cela nécessite aussi des personnes capables de donner suffisamment de réponses, donc de « gros lecteurs » (par rapport à l'ensemble de la population française). C'est ce que j'ai fait dans l'enquête dont sont extraits les tableaux

2, 3 et 4. Les bibliothécaires sont également bien placés pour procéder de la même façon. Mais les grands comptages restent le cadre indispensable pour situer les pratiques et essayer de dégager des évolutions.

## LE GOÛT DES LECTEURS FRANÇAIS

Les résultats les plus visibles, ceux que publient les revues, sont ceux qui concernent l'ensemble de la population. Ils sont difficilement comparables d'une enquête à l'autre, sauf si les questionnaires et les échantillons sont semblables. Cinq enquêtes ont proposé la même liste de quatorze genres aux interviewés lecteurs de livres<sup>2</sup>. La comparaison révèle avant tout la stabilité de la hiérarchie des préférences sur la dernière décennie. Toujours en tête du palmarès, les romans (de littérature dite générale) avec les suffrages de plus de la moitié des lecteurs, suivis des livres historiques (autour de 45 % des lecteurs), des romans policiers et d'espionnage (1/3 des lecteurs), des « livres sur la santé, la médecine » (1/4 des lecteurs). Autour de 1/5<sup>e</sup> et au-dessous : les « documents, et politique », les bandes dessinées et les classiques, les livres scientifiques et techniques, la science-fiction, les essais (philosophie, sciences humaines). Pour près de 1/10<sup>e</sup> des lecteurs et moins : les encyclopédies, les livres d'art, la poésie et les livres religieux. On peut regretter l'absence dans cette liste des livres pratiques, suffisamment importants pour venir en cinquième place des préférences dans l'enquête de 1981, *Pratiques culturelles des Français* (cf. tableau 1). Ni la liste proposée ni le champ du tableau (la définition des 100 répondants des pourcentages) n'étaient identiques. On retiendra cependant la similitude du palmarès pour les genres repris sous la même désignation : romans devant histoire et policiers, puis classiques et BD à des rangs variables mais proches, essais et encyclopédies, enfin poésie et art.

Il reste cependant dans cette stabilité quelques évolutions (légères sur dix ans) à signaler :

- la place de l'histoire a été gagnée dans la décennie précédente puisque des enquêtes antérieures (IRES 1960, IFOP 1966, *Pratiques culturelles des Français*, 1973) classaient les policiers en deuxième rang,

- devant l'histoire. Plus qu'un recul des romans policiers précisément, il faut voir là la baisse lente, séculaire, de la préférence pour la fiction romanesque par rapport à la lecture documentaire, ce que suggère la comparaison, bien sûr délicate, avec les enquêtes du XIX<sup>e</sup> siècle ;
- dans le même ordre de phénomène, une augmentation du goût pour les encyclopédies ;
- un recul relatif de la science-fiction ;
- un recul (en rang relatif plus qu'en pourcentage) des goûts déclarés pour les classiques, qui inversent leur rang avec les bandes dessinées ; symbole trop connu d'une crise de la légitimité cultivée sur laquelle nous reviendrons.

On aura remarqué combien les résultats dépendent de la composition et de la formulation de la liste proposée. D'abord parce qu'elle démultiplie ou concentre les possibilités d'expression de ses goûts pour un lecteur donné : celui qui ne peut cocher les « pratiques », ou les « professionnels », ou « santé, médecine », absents d'une liste, se reporte sur une autre catégorie voisine, selon une logique de second tour aux élections.

Cet effet mathématique se double d'un effet symbolique lorsqu'un goût existant, mais socialement illégitime, est oublié dans la liste. Où se sont « casés », pour *Pratiques culturelles des Français*, les lecteurs de science-fiction (qui méritaient une catégorie au moins autant que les amateurs de poésie ou d'art, ne serait-ce qu'en termes de poids) ? En « romans autres que policiers » avec les lecteurs de romans psychologiques ? Ou en « autres genres » avec les cas particuliers... et les bluffeurs ? Voilà pourquoi le sociologue avait inclus les romans-photos. Plus généralement, et hors de toute comparaison quantitative, on apprend beaucoup sur l'évolution de la distribution des genres en *comparant dans le temps les nomenclatures utilisées* : on en voit oublier certains (« romans d'aventure », « livres religieux », poésie, théâtre, sont de moins en moins des catégories à part) et en apparaître d'autres (la bande dessinée est séparée des « livres pour enfants »).

## Les goûts selon les groupes sociodémographiques

Le plus instructif dans un sondage n'est pas le résultat sur l'ensemble de la population mais les tableaux croisés, les pourcentages calculés par sous-

TABLEAU I  
CATÉGORIES DE LIVRES LUES LE PLUS SOUVENT SUR 100 PERSONNES DE CHAQUE GROUPE  
(PRATIQUES CULTURELLES DES FRANÇAIS 1981, pp. 278-279.)

	Romans	Histoire	Romans policiers, espionnage	Livres scient. & prof.	Ouvrages pratiques	(Œuvres classiques)	Essais	Bandes dessinées	Dictionnaires, encyclop.	Reportages d'actualité
TOUS	28,6	9,6	9,1	7,4	6,9	6,8	5,5	5,4	5,0	3,9
Hommes	19,0	11,6	13,1	12,1	6,5	5,8	6,1	7,6	5,1	4,5
Femmes	37,7	7,7	5,4	3,0	7,2	7,7	5,0	3,3	4,9	3,3
Femmes au foyer	39,4	8,4	5,9	1,4	9,8	7,5	3,3	3,6	6,7	2,1
Élèves et étudiants	36,7	9,6	10,3	16,5	2,7	19,3	14,8	14,9	7,0	5,5
Retraités	22,8	10,5	6,5	2,3	2,6	5,2	2,6	0,1	3,5	1,7
Agriculteurs	19,9	8,8	5,5	8,1	4,8	2,2	1,5	2,1	5,2	4,9
Petits commerçants et artisans	22,8	8,5	6,4	12,9	8,8	4,4	5,4	7,0	2,4	7,0
Gros commerçants et industriels	20,4	5,0	11,0	26,8	6,1	16,4	15,1	5,6	0	7,1
Cadres sup. et prof. libérales	35,3	17,6	11,2	17,0	5,3	11,5	16,4	5,3	3,9	6,8
Cadres moyens	37,4	11,8	10,5	15,7	4,7	7,8	12,5	8,0	3,9	8,4
Employés	38,3	9,3	11,4	6,3	10,4	7,6	8,0	5,7	4,1	5,3
OQ et contremaîtres	19,5	9,6	15,3	10,4	9,9	5,0	3,3	6,6	5,6	4,0
OS et manoeuvres	21,2	6,6	9,5	7,1	8,3	3,8	4,0	6,6	6,3	3,0

Étaient plus précisément nommés les romans « autres que policiers ou d'espionnage », les ouvrages pratiques (cuisine, décoration, bricolage, jardinage, etc.), les essais « politiques, philosophiques, religieux, ouvrages de psychologie, etc. ».

La liste comportait quatorze genres (poésie, livres d'art, autres « beaux livres » et livres pour enfants ont été peu choisis).

populations (selon les âges, les sexes, les niveaux d'instruction, les catégories socioprofessionnelles). En les comparant entre elles, on dégage des variations qui peuvent se retrouver dans d'autres enquêtes, même si elles diffèrent un peu par le recueil des réponses et le résultat d'ensemble.

Les corrélations qui suivent, et pour lesquelles je joins à titre d'exemple les tris croisés de *Pratiques culturelles des Français 1981* (cf. tableau 1), se retrouvent régulièrement, y compris dans ma propre enquête. Si les taux par genre apparaissent plus faibles que ceux rapportés plus haut, c'est qu'ils ont été calculés ici sur la totalité des répondants, et non sur les seuls lecteurs de livres. C'est pourquoi on trouve en tête pour tant de genres les mêmes groupes de forts lecteurs, les plus instruits, les plus urbains, les plus jeunes, et les plus éclectiques dans leurs choix. Il faut en tenir compte pour ne pas négliger les goûts des groupes de lecteurs appartenant à une catégorie qui lit peu *globalement* (agriculteurs, retraités, petits patrons, ouvriers).

### Lectures féminines, lectures masculines

La prépondérance des romans psychologiques dans les choix féminins est telle qu'elle renvoie tous les autres genres dans un peloton distant. On remarquera cependant la place des classiques et des ouvrages pratiques, le peu de goût pour les policiers, la science et la science-fiction (dans d'autres enquêtes). Ces tendances « féminines » sont plus marquées chez les femmes au foyer. On peut ajouter à ces goûts le choix des best-sellers romanesques connus par les revues et la télévision, les livres sur la santé et la médecine, les récits vécus, l'intérêt pour la parapsychologie, les rêves, l'astrologie.

Les lectures masculines équilibrent plus le romanesque et le documentaire. Dans la fiction, policiers et science-fiction sont moins ignorés. Dans les documentaires, tous plus recherchés — sauf les « pratiques » —, les livres scientifiques, techniques et professionnels ne sont pas moins aimés que le genre vedette, l'histoire.

Romanesque versus documentaire ; roman psychologique versus policier et science-fiction (des critiques ont montré que ces derniers n'ont pas pour intérêt essentiel la psychologie des personnages, mais l'intrigue, l'action, le problème et sa résolution) ; aversion pour les sciences et les techniques ;

tolérance pour l'histoire (le genre documentaire le plus « romanesque ») versus goût des reportages, de l'histoire actuelle ; tout cela semble confirmer la vieille opposition classique du féminin au masculin : l'intériorité, le domestique, le personnel, le narcissique, le magique, le charnel, contre l'extériorité, l'action, l'impersonnel, le rationnel, l'abstrait. Si cette opposition semble continuer à gouverner *grosso modo* les goûts selon le sexe, cela ne prouve en rien qu'elle est fondée dans la nature, les nerfs ou le cerveau de chaque sexe.

Là comme souvent, l'erreur n'est pas dans les chiffres mais dans ce qu'on leur fait dire, dans l'interprétation qu'on en fait. Ici, les tendances des femmes au foyer, qui accentuent la féminisation du goût global de l'échantillon féminin, prouvent au contraire que le stéréotype de la lecture féminine est le produit d'une situation sociale, d'un rôle et non d'une nature. Les goûts des femmes qui travaillent sont plus proches de ceux des hommes, ou de l'ensemble, si on veut.

### Les anciens et les modernes

Les choix des élèves et des étudiants, opposés à ceux des retraités, donnent une approximation des tris par âge, où l'on verrait mieux que la préférence pour l'histoire est la seule à augmenter clairement avec l'âge. Certains goûts « jeunes » se comprennent par la proximité de l'école : classiques, poésie, science, essais, dictionnaires. Les lecteurs plus âgés sont plus loin de l'école et en étaient sortis moins diplômés. D'autres genres, qui entretiennent avec la culture scolaire des rapports plus complexes, constituent la « culture jeune » : BD, science-fiction, policiers (plus cités qu'histoire au contraire de l'ensemble) — on pourrait ajouter le cinéma, le sport, la photo, la musique, etc. Ces préférences déclarées des jeunes cumulent des genres scolaires et des genres exclus par l'école (du moins jusqu'à une époque récente). On peut y voir l'amalgame de pratiques obligées et de pratiques spontanées, ou de pratiques prétendues et de pratiques effectives ; on peut aussi y déceler cet éclectisme culturel typique des jeunes générations postcontestataires, dont la discothèque mélange rock et classique comme le vêtement allie cuir et jupe, jeans et veston.

Devant toute variation corrélée avec l'âge, le sociologue doit se demander

s'il a affaire à une évolution propre au cycle de vie (ce qui se passe quand on avance en âge, à quelque génération qu'on appartienne) ou à la présence d'un trait propre à une génération. BD, science-fiction, cinéma, musique caractéristiques aujourd'hui d'une « classe d'âge » se révéleront peut-être plus tard propres à une génération, si leurs adeptes d'aujourd'hui conservent ces goûts en prenant de l'âge, malgré l'âge. On en verra plus loin un exemple dans l'interview d'un toujours lecteur de science-fiction âgé de 40 ans.

### Classement social des lecteurs

Présentons d'abord les résultats courants, avant de les nuancer fortement (*cf. tableau 4*). Du côté des romans, le goût déclaré pour le policier, l'espionnage et la science-fiction semble caractériser les groupes populaires : ouvriers, employés et lecteurs de scolarisation primaire ou technique les classent en seconde position, devant l'histoire. Plus globalement, on vérifierait que le goût pour le roman en général subit un lent processus de déclasserement social au profit de la lecture documentaire, et plus précisément des essais, détenteurs d'une autorité intellectuelle plus vivante que celle de la littérature. Signe d'un déplacement de la légitimité des genres, parallèle à celui qui, dans l'école, a remplacé les humanités, les lettres anciennes, par les mathématiques et l'économie dans le rôle de matières sélectives.

C'est pourquoi les classiques apparaissent au palmarès des élèves et étudiants, des femmes (mères d'élèves ?) mais sont plus bas dans celui des cadres supérieurs et professions libérales, et des plus diplômés. La préférence déclarée pour les genres documentaires croît avec la position sociale et plus nettement encore avec le niveau d'instruction : ainsi, on trouve les essais bien placés par les plus diplômés (en deuxième), par les cadres moyens (en troisième), par les cadres supérieurs et les gros patrons, les élèves et les étudiants ; il en est à peu près de même pour les sciences et techniques, mis à part leur sur-préférence par les indépendants (gros et petits patrons, agriculteurs) dont la lecture — ou la consultation de livres — est professionnelle. L'histoire et les arts sont particulièrement cités par les classes supérieures. Mais l'histoire attire aussi un public plus modeste, des catégories plus âgées, les agriculteurs et les petits patrons.

Les ouvrages pratiques occupent une place particulière dans les documentaires par leur rang dans les préférences des groupes lisant moins et moins scolarisés : OS, petits patrons, OQ et contremaîtres. Est-ce que la consultation des « pratiques » est la lecture de ceux qui ne lisent pas et dont les loisirs sont autres, plus « actifs », plus physiques ? Peut-être. Mais il semble que la frontière soit arbitraire, purement sociale, entre les lectures « techniques, professionnelles » des uns et les lectures « pratiques » des plus humbles : une différence de nom plus que de contenu ou même de niveau.

Plus généralement, il serait tentant de tirer de ce qui précède un tableau des différentes cultures de classe, ou goûts de classe (comme il y a des cultures ethniques) mais c'est plus discutable qu'il n'y paraît. C'est plutôt la place globale accordée à la lecture dans le temps libre qui est propre à chaque groupe, que la propension à préférer tel genre. Et chaque genre attire souvent des publics différents, chez lesquels il satisfait des intérêts divers qui opèrent à l'intérieur de la grande catégorie des sélections dont la subtilité échappe à l'enquête par questionnaire fermé.

### Attention aux glissements interprétatifs !

Ne concluons pas trop vite de tels résultats que « telle catégorie de la population aime ceci, lit cela ». En fait, c'est ce qu'ils disent qu'ils lisent. C'est parfois de la prétention (soit qu'on ne lise pas « cela », ou qu'on baptise ce qu'on lit du nom le plus noble), et l'assurance qui autorise la prétention dans les réponses n'est pas répartie également dans la société (les hommes plus que les femmes, les cultivés plus que les primaires, bien sûr). C'est parfois du malentendu innocent : le questionnaire fermé oblige les sujets à « coder » eux-mêmes leurs lectures et rien ne garantit qu'ils mettent tous les mêmes livres dans les mêmes catégories.

Enfin, rien ne prouve qu'ils comprennent ce qu'ils lisent quand ils le lisent réellement, les cultivés ne faisant pas exception. On voit qu'il faut être prudent avant de conclure d'un goût déclaré à une pratique effective, et d'une pratique effective à un niveau intellectuel, une qualité, une valeur de la pratique.

C'est pourtant ce que font beaucoup de commentaires sur la préférence pour le roman psychologique par rapport au policier, par exemple, comme

preuve d'une élévation du niveau, d'un succès de la bonne littérature sur la mauvaise, ou d'une « vraie » lecture sur une lecture de divertissement, d'assouvissement, etc. Certes, ces variations du goût pour le roman psychologique ou le policier selon la catégorie socioprofessionnelle ou le niveau d'instruction existent, se constatent régulièrement. Mais nous allons voir que la clé n'en est pas dans l'accès différentiel à une qualité objective des textes, mais dans le statut social du genre, ce que les sociologues appellent après Max Weber leur « légitimité sociale <sup>3</sup> ».

### CLASSEMENT DES GENRES

La répartition des textes par genre n'est pas un édifice *logique* mais l'aboutissement provisoire d'un processus *historique*. Elle révèle à l'examen le recours mélangé à deux principes de classification logiquement incompatibles : l'un, *typologique*, uniquement différentiel, regroupe les semblables et sépare les différents sans qu'un axe de comparaison unique, évident, puisse imposer d'attribuer un ordre, sinon aléatoire, entre les classes ainsi distinguées (c'est ce que fait la classification décimale des documentaires selon leur contenu, leur situation dans l'encyclopédie) ; l'autre, *hiérarchique ou ordonné*, range les éléments selon un ordre, de quantité, ou de valeur, ou d'apparition dans le temps, etc.

La classification des œuvres par genre est-elle typologique, ou n'est-elle pas plutôt hiérarchique, et selon quel principe ? Interrogation que la sociologie transporte sur tous les terrains, interrogation nécessaire à la mise en doute des évidences trop bien établies. Une des opérations fondamentales de *l'ethnocentrisme* (qu'il soit de race, de classe ou de sexe) est de transformer une différence en un ordre, un caractère en une place ou un rang. Précisons, après Lévi-Strauss <sup>4</sup> : de fabriquer à partir de différences un ordre et un seul, comme ordre « naturel » de ces différences, là où on pourrait ordonner ces différences en un nombre indéfini d'ordres possibles, selon les points de vue, les critères et les unités de mesure adoptés. Ainsi des cultures humaines, ainsi des deux sexes, ainsi des âges de la vie. Ainsi des œuvres, des livres, des genres.

Une classification typologique des textes peut se fonder sur quelques critères divers : le contenu du livre ; son usage ; ses destinataires. Le contenu du texte est en général défini par rapport à la réalité extérieure. C'est le premier principe de la classification en rayon : fiction ou description du réel ? Et quelle région du réel ? Le contenu peut aussi être classé selon un critère purement textuel, « interne » si l'on veut, critère qui ne prend pas en compte l'adéquation du texte à une réalité indépendante, mais son « style » pour parler comme l'ancienne rhétorique (Aristote, Horace et les Classiques), ou son type de « vraisemblable », ses règles de fonctionnement propre, pour parler comme la nouvelle (Barthes, Todorov, revues *Communications*, *Littérature*, *Poétique*, etc.)

Les classifications mettent en œuvre plusieurs critères à la fois en fait, et juxtaposent illogiquement des dimensions qui devraient se croiser entre elles en déterminant chacune des sous-catégories dans l'autre.

Or, dans cette hétérogénéité des critères s'introduit toujours la confusion entre le type et le rang, et avec elle, le préjugé sur la valeur ou la dignité de l'œuvre. Tout genre n'est-il pas « bon » ou « mauvais » genre ? Il suffit de penser au cinéma, à la BD, au western, au policier, à la science-fiction pour voir comment un genre peut se trouver classé, mal classé, par ses contenus peut-être mais aussi par ses destinataires (« jeunesse », « masse ») à travers une représentation idéologique de son effet et de son usage. Il n'est pas facile d'éclaircir la relation entre la classification des livres en genres, types, thèmes, et l'évaluation des textes.

Les cultivés les plus persuadés de la légitimité de leur jugement sont souvent les premiers à refuser l'usage de la notion de genre, de toute étiquette en général, pour laisser demeurer la « qualité de l'œuvre » seule. Roger Ikor, par exemple : « Hier Gide tortillait du croupion autour du roman policier, qui était ci, qui était ça, et qui promettait tant de choses encore. Aujourd'hui d'autres s'excitent pareillement sur les bandes dessinées [...]. Pour ma part, en tout cas, dès que je vois le roman se préciser de quelque appellation contrôlée, je sais que j'ai affaire à une classification américano-commerciale, calquée sur les films de catégorie A, B ou Q. De même que le cinéma, en tant qu'art, refuse toute étiquette comme western, horreur ou fiction, le roman, le vrai, se borne à produire des romans, qui ne sont ni pour dames, ni pour intellectuels, ou toucheux de bœufs, qui ne sont ni psychologiques, ni sociaux : qui sont, voilà tout <sup>5</sup>. »

Le refus d'utiliser la notion de genre sert en fait à exclure des genres entiers de la « littérature vraie ».

### On ne peut évaluer objectivement le niveau culturel d'une œuvre

La qualité reconnue à un genre ou à une œuvre particulière n'est pas une propriété intrinsèque, intemporelle, indépendante des circonstances dans lesquelles elle est perçue et des caractéristiques historiques et sociales de ceux qui la perçoivent. On peut le montrer en deux points.

Premièrement, le statut social des genres est historiquement très variable, et les avatars sociaux des genres interdisent tout jugement sur une qualité universelle (bonne ou mauvaise) d'un genre. Le roman, mineur par rapport à la poésie jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est consacré sous la forme du roman psychologique <sup>6</sup>. Balzac commence comme feuilletonniste et n'est pas si mal jugé en tant que tel. Sue, publié dans le *Journal des débats*, est estimé par l'intelligentsia de l'époque comme en milieu ouvrier. Avant la Deuxième Guerre mondiale et l'américanisation du genre, ce qui ne s'appelait pas encore « science-fiction » pouvait être signé André Maurois ou Léon Daudet, J.-H. Rosny aîné.

Il suffit de ces quelques exemples en vrac pour constater qu'il n'y a pas de loi générale de l'évolution du statut des genres. Les formalistes russes (Chklovski, Tomachevski) ont insisté sur la fréquence du remplacement des genres élevés par les genres vulgaires et de la canonisation des procédés des genres vulgaires comme source de renouvellement <sup>7</sup>. C'est aussi ce que recouvre la « légitimation » sous la plume des sociologues de la culture. Mais on relève aussi l'inverse : la dégradation dans la « sous-littérature » de procédés et de thèmes de la littérature savante antérieure, et cela dès qu'existe une littérature imprimée à l'usage des classes populaires. Cela fait partie des arguments de ceux qui croient en une hiérarchie qualitative des genres.

Deuxièmement, ces arguments qui veulent prouver la supériorité d'un genre ou d'une œuvre ne résistent pas à l'examen. Autrement dit, il n'y a pas de validation objective de ces jugements de valeur. *Grosso modo*, ils utilisent deux schèmes principaux. Les œuvres de niveau inférieur sont des « retombées » des œuvres supérieures, ou la culture supérieure comprend, englobe la

culture inférieure plus simple, plus pauvre. Outre que ces affirmations échappent à toute vérification possible, rappelons que le discours de louange célèbre tout aussi bien la simplicité (l'économie de moyens de Racine !) que la complexité. Le second argument dit que les textes intrinsèquement mauvais sont ceux qui contiennent plus de *stéréotypes* que les autres. Le caractère répétitif et la présence de *clichés*, éléments « figés », « solides » comme au sortir du moule d'imprimerie, justifient le déclassement d'une œuvre. Encore faudrait-il soumettre à la même question la littérature légitime, et ne pas oublier les œuvres légitimes stéréotypées et répétitives. Cette première enquête amène une autre question : peut-on réellement isoler et compter les stéréotypes comme des objets ? La stéréotypie ne dépend-elle pas du mode d'écoute ? On peut écouter le même, comme on peut écouter le différent, dans un même message. Or, l'orientation de la perception est relative, c'est-à-dire relative au genre. Qui ira reprocher à l'art lyrique la stéréotypie psychologique de ses rôles ? Pas l'amateur d'opéra, en tout cas. Il faut toujours se demander si les stéréotypes d'un genre ne sont pas ce sur quoi il ne travaille pas, ce sur quoi il fait des économies, ce qui reflète ses contraintes techniques, sans plus. L'ethnocentrisme culturel consiste alors à s'imaginer que c'est précisément ça que les lecteurs ou les auditeurs consomment en abrutis. Mais les économies d'un genre sont les intérêts d'un autre : clé de beaucoup de contresens<sup>8</sup>.

On voit combien la qualité jugée de l'œuvre dépend de *l'orientation de la perception* : façon dont est accordée et refusée l'attention, choix des objets et des modes de lecture, budget-temps de lecture et de relecture, bonne volonté vis-à-vis de l'œuvre, patience d'apprendre les règles du genre, intériorisation du « culte » et de ses bienfaits, dont parle Alain<sup>9</sup>. Or, tous ces éléments dépendent des préjugés du lecteur et du degré de légitimité de l'œuvre. Mais c'est aussi là qu'on trouve la clé de la réussite des entreprises de légitimation des genres méprisés ou méconnus. Il suffit de les faire bénéficier des mêmes traitements que les œuvres légitimes pour y découvrir des richesses insoupçonnées. Ce n'est pas pour autant que le commentaire savant les y a artificiellement insufflées : ces richesses y étaient, mais sur un mode potentiel, implicite. « Sitôt qu'il y a dans le monde des connaisseurs de chevaux, on voit apparaître des coursiers remarquables. C'est qu'il y a toujours eu de tels coursiers, mais les connaisseurs sont bien rares<sup>10</sup>. »

Voilà donc la qualité dépendante des lecteurs. Mais peut-être y a-t-il une qualité des lecteurs, dira-t-on ! Ne peut-on pas hiérarchiser objectivement les œuvres selon *les compétences culturelles requises de leurs consommateurs* ? Autrement dit, ne peut-on évaluer la « difficulté », « l'accessibilité » des textes ? Il paraît incontestable qu'une « œuvre difficile » (poésie moderne, nouveau roman, art non figuratif, etc.) sélectionne socialement son public. Mais la « difficulté » mesurable est la difficulté sémantique la plus immédiate. Or, il y a un autre niveau : celui de l'organisation des possibles narratifs, de l'intrigue, pour les romans, celui de l'organisation logique de l'information, pour les documentaires, qui peut être très indépendant de la lisibilité immédiate.

Denis Roche le remarquait : « Comment se fait-il que la science-fiction soit avant tout une littérature populaire ? Les romans les plus difficiles d'accès (je pense, par exemple, à Philip K. Dick) ne sont pas, à proprement parler "populaires", cependant ils touchent un grand public. Tout se passe comme si la question de la qualité ou de la plus ou moins grande difficulté des textes ne se posait jamais en science-fiction<sup>11</sup>. »

On objectera que rien ne prouve que cette complexité de l'intrigue est perçue ou comprise par le lecteur peu cultivé. Mais rappelez-vous que rien ne le prouve non plus de la part du lecteur cultivé. D'ailleurs qui le vérifierait et comment ? On n'est plus à l'école. Or, l'école est une des rares institutions qui tente de contrôler ce qu'ont compris les récepteurs d'un message culturel. L'accès à une pratique culturelle ne prouve pas qu'on en a la maîtrise parce qu'elle ne lui est pas réellement nécessaire et qu'elle n'est pas contrôlée, surtout s'agissant du public « au-dessus de tout soupçon ».

### Efforts et effets

Les jugements sur la difficulté qui serait propre à un texte ne sont jamais séparables d'un jugement moral sur l'effort consenti ou non par le lecteur. Clé de tant de déplorations sur la jeunesse actuelle qui ne lit que des BD ! A Michel Polac qui y joignait sa voix, et qui disait ne pas arriver à lire de BD, un vieux monsieur très pertinent, le linguiste André Martinet faisait remar-



quer que la lecture des BD est facile pour les jeunes, mais demanderait aux cultivés plus âgés *un effort de lecture*.

Ce qui rapproche des genres illégitimes comme les policiers, espionnage et la science-fiction, c'est d'abord leur statut externe et le discours sur l'effet qu'ils sont supposés faire à leurs lecteurs. Et de ces propriétés supposées, on déduit a priori la composition sociale de leur public : si ce sont des lectures populaires, c'est parce qu'ils sont une littérature d'« évasion », cette détermination se fondant sur la quantité d'imaginaire supposée plus grande que dans le roman réaliste.

On sait le caractère récurrent de la métaphore du rêve éveillé ou de la drogue pour qualifier la lecture de fiction décrivant un monde imaginaire. Le préjugé culturel peut ici se mêler en toute bonne foi à la bonne volonté du prosélyte pour dénoncer un abrutissement des masses. C'est prêter à l'imaginaire la fonction d'« opium du peuple » que Marx attribuait à la religion, et Balzac avant lui à la loterie (« opium de la misère » dans *La Rabouilleuse*). Mais Gramsci remarquait que, si le roman policier est une évasion de la vie quotidienne et répond à un besoin d'illusion, cela est vrai aussi de toute littérature<sup>12</sup>. Il en est de la drogue-lecture comme de toutes : avant de parler de ce qu'elles font, il faut examiner qui, et au nom de quoi, nomme, ou non, du même mot des substances ou des pratiques pour les stigmatiser.

## LA LÉGITIMITÉ CULTURELLE DES ŒUVRES : UN CERCLE VICIEUX

Puisque la qualité de l'œuvre, son niveau culturel, ne peuvent être saisis indépendamment de ses lecteurs (du niveau social et scolaire de ses lecteurs), les sociologues recourent à la description des publics pour classer les œuvres. Encore faut-il qu'ils s'abstiennent eux-mêmes de l'interpréter, plus ou moins consciemment, comme une approche de la qualité absolue de l'œuvre. Au fond, on admet que le niveau de l'œuvre est le niveau de son public. Cercle vicieux ! oui, car la légitimité sociale d'une œuvre appelle et détermine le choix des lecteurs et le mode d'appropriation, mais elle en résulte circulairement. Le genre d'un livre appelle la manière de le lire ; la manière de lire un livre contribue à faire son genre.

Le sociologue peut donc trouver, en dehors de son impression personnelle de lecteur, des *critères accessibles à l'enquête* qui permettront d'évaluer le niveau de légitimité (actuel) d'un livre :

- lisibilité immédiate, style de l'œuvre ;
- caractères constitutifs de l'objet-livre : éditeur, collection, couverture, prix, type de l'illustration le cas échéant ;
- discours d'accompagnement intégrés à l'objet, par stratégie de l'auteur ou de l'éditeur : présentation au dos, prière d'insérer, préface, épigraphe et dédicace, remerciements, taille et type de l'appareil de notes ou d'annexes éventuellement ;
- discours externes autorisés sur l'œuvre (commentaires scolaires, universitaires, critiques, prix), qui peuvent eux aussi être partie intégrante de l'objet offert ou des circonstances concrètes de sa diffusion : bande publicitaire en cas de prix ou de critique élogieuse ; affichage en librairie des listes de best-sellers de *L'Express* ou autres ; exposition en librairie ou en bibliothèque des livres passés à « Apostrophes » ; catégorisation et classement en rayon, parfois même type de reliure, pour les livres offerts en bibliothèque ;
- plus généralement, toutes les circonstances concrètes de la diffusion : lieux, volume et stratégie de l'offre ; rôle non seulement des *taste-makers* « autorisés » mais de l'entourage amical et familial (conversations, prêts, cadeaux) ;
- enfin, choix et réactions des lecteurs et condition sociale de ces lecteurs.

En observant tout ou partie des marques énumérées ici, on peut objectiver la légitimité sociale de l'œuvre comme une propriété provisoirement stable.

## Trois niveaux de légitimité sociale

La sociologie de la culture, tant américaine que française, décrit la hiérarchie culturelle en y repérant presque toujours trois zones : les pratiques culturelles « légitimes », celles qui vérifient l'équation norme = goût des classes supérieures = goût des plus instruits ; la culture « moyenne » ; les pratiques culturelles « illégitimes » (ce que d'autres appellent « culture de

masse », « infra-littérature », « second rayon », « série B », etc.). Certains définissent un peu vite chaque niveau en lui affectant certains genres. Il est vrai qu'à certaines périodes définies, des genres sont affectés en entier à un niveau social de dignité et réservés à telle classe de consommateurs. Mais il devient vite nécessaire de considérer que les genres eux-mêmes sont traversés par des clivages de niveau.

Voici à titre d'exemple le code que j'ai fabriqué pour coder les titres nommés par les lecteurs de bibliothèque que j'ai questionnés <sup>13</sup> (cf. *tableau 2*).

TABLEAU 2  
LES DEUX DIMENSIONS DU CODAGE DES TITRES

Genres	Niveaux de légitimité	Lecture cultivée	Culture moyenne	« Bis »
Romans « psychologiques »		Avant-garde, étranger	Romans moyens	Romans sentimentaux
Romans « non psychologiques »		Policiers cultivés Science-fiction cultivée		Policiers « bis » Science-fiction « bis »
		Classiques		
Essais		Essais savants	Essais moyens Essais vécus Essais « parallèles »	
Histoire		Histoire spécialisée	Histoire vulgarisée Histoire actuelle	
Sciences		Sciences spécialisées	Vulgarisation	
Livres sur les loisirs Livres pratiques			Livres sur les loisirs Livres pratiques	
Livres d'art		Livres d'art		

TABLEAU 3  
LES DEUX DIMENSIONS DU CODAGE DES TITRES

*Romans sentimentaux* : collection Harlequin, certains « J'ai Lu », Presses de la Cité.  
Auteurs : Benzoni, Cartland, Delly, Des Cars, Konsalik.

*Romans psychologiques de culture moyenne* : Laffont, Lattès, Grasset, etc.  
Auteurs : Barjavel, Cesbron, Clavel, Sabatier, Troyat, Colleen mac Cullough.  
Autres indicateurs : le prix Goncourt ; les « Succès de la semaine » de *L'Express*, etc. ; les catalogues de vente par correspondance : *France-Loisirs*, etc.

*Romans cultivés* : avant-garde et grands étrangers contemporains : Bourgois, Minuit, NRF, Pauvert.

*Classiques et poésie* : y compris le début du XX<sup>e</sup> siècle français ou étranger.

*Policiers « bis », aventures, espionnage* : Fleuve Noir, Plon, Presses de la Cité.  
Séries : San Antonio, SAS.

*Policiers cultivés* : « Carré noir » Gallimard.  
Classiques du policier (Gaston Leroux) ; romans noirs américains consacrés (Chandler, Hammett) ; « néo-polar » français (Manchette, Vautrin) ; J. Le Carré.

*Science-fiction « bis »* : Fleuve Noir « Anticipation ».

*Science-fiction cultivée* : « Ailleurs et demain » Laffont, « Présence du futur » Denoël.  
Classiques (Wells, M. Renard) ; écriture difficile (J.-G. Ballard, F. Herbert).

*Essais vécus* : expériences, témoignages, biographies ou autobiographies de vedettes non politiques ou de contemporains obscurs, enfances (rurales, malheureuses, etc.).  
M. Cardinal, E. Carles, Cavana, H. Vincenot, S. Signoret.

*Essais grand public* : grands problèmes d'actualité, psychologie, sociologie, politique.  
Journalistes, médecins-essayistes. F. de Closets, B. Groult, T. Lainé, Dr Olivenstein, Dr Schwarzenberg.

*Essais savants* : Gallimard, Maspero, Payot, PUF.  
Philosophie, sciences humaines de circulation restreinte.

*Essais « parallèles »* : « L'aventure mystérieuse » J'ai Lu.  
Parapsychologie, médecines parallèles, astrologie, OVNI, clés des songes.

*Livres de loisirs* : voyages, sports, jeux, photo.

*Livres pratiques* : bricolage, jardinage, cuisine, couture, artisanat de loisir.

*Livres d'art et sur l'art* (peinture, musique, etc.).

*Vulgarisation scientifique* : Marabout, Cousteau, Gamow.

*Sciences et techniques spécialisées*.

*Histoire actuelle* : autobiographies contemporaines politiques, témoignages, récits de guerres du XX<sup>e</sup> siècle.

*Histoire vulgarisée* : biographies de grands personnages jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Castlot.

*Histoire spécialisée* : histoire savante, études synthétiques, mémoires antérieurs au XX<sup>e</sup> siècle.  
Duby, Saint-Simon.

Tous les noms propres cités à titre indicatif ou typique dans cette liste figuraient dans le corpus des réponses.

J'ai systématiquement croisé les genres avec la hiérarchie des niveaux :

— la littérature ici appelée « bis » en référence délibérée à certain étiquetage ;

— les textes destinés au « grand public », mais dont la lisibilité n'exclut pas la revendication d'une dignité sociale (ce qui caractérise, par exemple, la sélection des titres pris en compte pour établir les listes de best-sellers des revues, ou pour les prix littéraires largement connus) ;

— les œuvres de diffusion restreinte, élitaire, caractérisées à la fois par leur type d'éditeurs et de diffusion et par leur langue difficile ou spécialisée ; j'y ai adjoint certains textes de genres illégitimes qui sont l'objet d'une lecture au second degré, humoristique, nostalgique, en tout cas savante.

Précisons que ce code n'est qu'un exemple, lié à une enquête effectuée dans des conditions déterminées. Avec un autre public ou un échantillon de réponses plus volumineux, on pourrait en pousser la précision : cliver les BD (qui ne sont pas dans le tableau 2 mais figuraient dans le code) ; distinguer une zone moyenne du roman policier (« Le Masque », Agatha Christie, Simenon) ; rencontrer l'art ailleurs que dans la zone cultivée et les « loisirs et pratiques » hors de la culture moyenne, à condition de ne pas se limiter à l'objet-livre comme « unité de base » et de « descendre » jusqu'aux dépliants, catalogues, modes d'emploi et autres textes eux aussi lus, conservés, instruments d'une culture personnelle.

Un problème plus fondamental est posé par le caractère presque trop « logique » de ce tableau qui tente de clarifier le rapport entre la typologie des genres et la hiérarchie des niveaux en les traitant comme des critères indépendants qui peuvent se croiser. En fait, c'est une photo, un instantané, d'un paysage culturel *mouvant*, dans lequel les genres sont affectés par la légitimité sociale sur des modes très divers. Les classiques sont entièrement définis par leur statut et ce caractère écrase celui du contenu, car les classiques ne sont pas que des romans (même si mes lecteurs n'en citaient pas d'autres). Certains genres sont entièrement traversés par le clivage de légitimité, qui y dessine comme des étages : romans psychologiques, documentaires, et j'ajouterai le cinéma. D'autres enfin sont, ou plutôt étaient entièrement définis par leur illégitimité (policiers, science-fiction, BD) dans un

état récent du système, mais sont affectés par un processus de légitimation<sup>14</sup>. Chaque genre a son histoire propre dont nous ne voyons là qu'un état actuel, plus ou moins stable selon les cas.

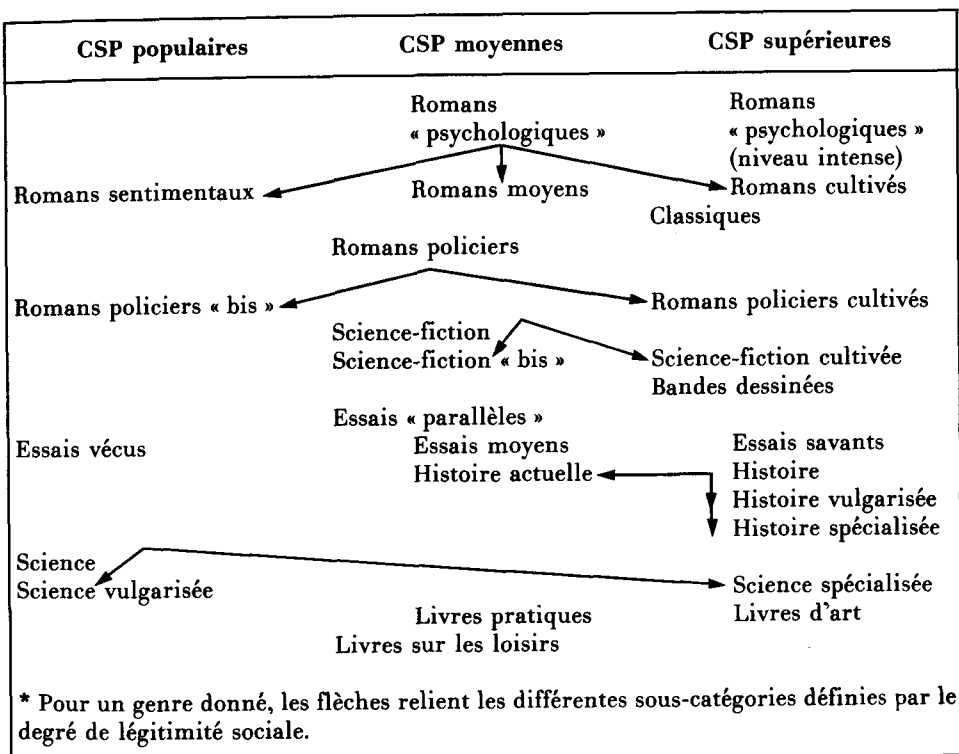
## RETOUR SUR LE CLASSEMENT SOCIAL DES LECTEURS SELON LES GENRES

Globalement, on vérifie que la hiérarchie des niveaux de légitimité des œuvres correspond à la hiérarchie des classes sociales ou *plus nettement au classement culturel*, saisi par le niveau scolaire atteint par les consommateurs (car une part non négligeable des membres de classes supérieures est peu cultivée et ne sort pas de la culture moyenne). Il faut donc savoir si cette répartition des lecteurs se constate à l'intérieur de chaque genre. Si c'est le cas, cela relativise l'idée d'affinités entre telles classes de lecteurs et tels genres comme celles qu'on a pensé trouver dans les tris du type du tableau 1.

L'image qu'on se fait du lectorat d'un genre n'est que celle qui correspond au niveau qui pèse le plus lourd dans les citations de ce genre : le roman psychologique est cité par les lecteurs de romans « moyens » français, lesquels sont plus nombreux que ceux de romans étrangers ou d'avant-garde, les lecteurs de policiers « bis » sont plus nombreux que ceux de policiers « cultivés », ceux d'essais « moyens » et de « vécus » plus nombreux que ceux d'essais savants, de même en histoire.

Le tableau 4 donne une idée de ces clivages de public d'un même genre. Le classement des titres est celui qu'on a vu au tableau 3, celui des lecteurs qui citent ces titres est un regroupement des catégories socioprofessionnelles de l'INSEE (ouvriers, employés/cadres moyens, instituteurs et services médicaux et sociaux, petits commerçants/professions intellectuelles et cadres supérieurs, professions libérales et patrons). On y constate bien l'existence de tendances contraires à la tendance globale du genre, pour les romans psychologiques, les essais, les sciences, à l'intérieur desquels s'opposent symétriquement le niveau légitime cité dans les classes supérieures instruites et le niveau illégitime ou vulgarisé cité dans les classes populaires pri-

TABLEAU 4  
PRÉFÉRENCES SELON LA CONDITION SOCIALE \*



maires, ou encore les romans policiers, la science-fiction (et certainement les BD) à l'intérieur desquels se clivent une consommation populaire ou moyenne et une consommation « légitimée » ou de second degré par les lecteurs instruits.

Ce n'est pas pour autant qu'on ne peut plus du tout parler de préférence de classe pour un genre, de spécialisation sociale des intérêts. Par exemple, l'histoire, les arts et les romans psychologiques constituent encore un *establishment* des genres, avec les classiques, quoique ces derniers rapprochent milieux moyens et supérieurs. Il apparaît beaucoup plus discutable de conserver une définition du goût populaire en termes de genres (sauf pour les récits vécus) : qu'il s'agisse des romans « sentimentaux », des romans

policiers ou de science-fiction, de la vulgarisation scientifique, c'est bien le niveau qui en fait le caractère populaire ou supposé « de masse ». Policiers, science-fiction et essais « parallèles » sont aussi bien des goûts de classe moyenne. D'ailleurs, il est difficile de nommer des préférences typiques des classes moyennes, à moins de sortir des consommations livresques pour se tourner vers le cinéma et les intérêts de loisirs. Qu'il s'agisse de livres « grand public » (romans, essais, histoire contemporaine) ou de genres « modernes », il se rencontre dans ces zones intermédiaires du goût trop de tendances diverses pour qu'on puisse continuer à parler de « culture moyenne » sans la plus grande prudence. Il y a peu en commun entre le public souvent conservateur, parfois amer, des best-sellers et le public jeune, en attente de promotion, qui se tourne vers les genres les moins traditionnels, participe à leur légitimation.

#### UNE CARRIÈRE DE LECTEUR DE SCIENCE-FICTION

Pour mieux saisir concrètement ce qu'est « l'illégitimité » et la « légitimation » d'un genre, nous allons suivre une autre approche, par entretien, et nous attacher aux déclarations d'un lecteur « chevronné » de science-fiction (il dit « S.F. »). On va le voir, le goût pour un genre peut accompagner toute une vie, je dirais presque en infléchir le cours, et la trajectoire sociale du genre, sa déchéance ou son élévation, est perçue de façon aiguë par qui s'y adonne. Notre lecteur de S.F. est fils de « petits commerçants qui n'ont pas réussi », fait partie de la génération qui a eu 20 ans en Mai 68, a fait ses études secondaires en province et ses études supérieures à Paris, est professeur de français dans un lycée de la banlieue parisienne. Il emprunte à sa bibliothèque municipale de la S.F., des policiers, de la vulgarisation scientifique et technique et des sciences humaines.

« J'étais ce qu'on appelle un bon élève. Mais je n'avais pas les lectures qu'il faut, je lisais de la S.F. Je ne sais plus très bien comment ça a commencé, sans doute avant 10 ans, dans *Vaillant* — l'ancêtre de *Pif*, mais c'était beaucoup mieux — il y avait des bandes de S.F. « Les pionniers de l'espérance » et aussi des nouvelles, qui m'ouvraient des

horizons grandioses : les voyages dans l'espace, les sociétés à venir. Après tout, la société sans classes, l'anarchie réalisée, c'est de la S.F. ! A partir de 12-13 ans, j'ai trouvé de vrais livres. Il y avait la bibliothèque municipale, qui avait tout Paul d'Ivoi, c'était assez S.F., autant que Jules Verne. Et puis j'ai découvert les "Anticipation" du Fleuve Noir et "Le Rayon fantastique". C'étaient des collections pas chères, je les achetais d'occasion chez les bouquinistes et après, je les échangeais pour 1 franc. C'est mon père qui me donnait les sous, plus ou moins en cachette de ma mère. [...] Elle avait le niveau Brevet supérieur, c'est-à-dire qu'elle ne l'a pas eu. Lui, il avait le Certificat d'études et un CAP. Il avait beaucoup lu dans sa jeunesse, des *Paradaillan*, *Les Mystères de Paris*... Alors, pourvu que je travaille bien à l'école, si ça me faisait plaisir... En "Rayon fantastique", il y avait des chefs-d'œuvre, qui sont presque tous réédités aujourd'hui. Les originaux se vendent un prix fou sur les quais ou par catalogue spécialisé ! Des bouquins comme les Sturgeon ou *La Cité et les astres* de Clarke, les Gilles d'Argyre, ç'a été des chocs. Non, en fait, les premiers chocs, ç'a été plutôt des bouquins médiocres, des Fleuve Noir qui pompaient les grands de la S.F. mais ça, je n'en savais rien à l'époque et les belles idées m'ont frappé là où je les ai rencontrées ! enfin, j'ai lu des livres superbes mais je n'ai pas osé les garder au moment. [...]

« On n'est pas sûr de soi quand on est un lecteur isolé, ou presque. J'avais bien deux ou trois copains du lycée avec qui on se passait de la S.F., mais il n'y avait pas d'adultes, d'autorités pour me confirmer dans mes émois littéraires. Il y avait déjà à l'époque la revue *Fiction* qui publiait des nouvelles et de la critique littéraire de S.F. mais je ne savais même pas que ça existait. [...] Je n'étais pas persécuté, mais j'ai eu des problèmes. A la maison : je lisais un bouquin par jour, par nuit plutôt, je me cachais plus ou moins. Les profs qui l'ont su, ça dépendait. Aucun problème avec un vieux prof de français très traditionnel, à qui j'ai fait une disserte sur la S.F. Mais j'ai été attaqué par un prof de physique-chimie, qui m'avait vu avec un bouquin de S.F. C'est peut-être pour ça que j'ai fait philo en terminale !

« En 68, j'étais étudiant à Paris. Il s'est quand même passé quelque chose : la sortie de *2001, l'odyssée de l'espace* ! Comme Kubrick était déjà reconnu comme cinéaste, tous mes nouveaux copains parisiens à la page se sont mis à gloser sur la S.F. Ça commençait à faire bien. Ce n'est pas pour ça que j'ai pu trouver de nouveaux interlocuteurs. D'abord, ça les embêtait plutôt que quelqu'un la ramène en disant : "Ça fait dix ans que j'en lis." Et je trouvais qu'ils déblatéraient sur la S.F. Leur grand truc, c'était les symboles ! C'est vrai que Kubrick avait beaucoup tiré dans ce sens. Mais Clarke [qui a fait le scénario] a

peut-être un penchant métaphysique mais ses histoires de S.F. sont complètement rationnelles, matérialistes même. A mon avis, c'est toujours une erreur d'interpréter une histoire de S.F. comme un symbole. Ou alors, ni plus ni moins qu'un Balzac !

« Ça changeait quand même. Une copine a fait sa maîtrise de lettres sur la S.F. à Nanterre, avec mention très bien.

« [Nommé dans un collège de banlieue], j'ai vu arriver petit à petit un peu de S.F. dans les manuels pour les gosses, du Barjavel, du Bradbury. Je fais assez régulièrement de la S.F. en lecture dirigée, sans soulever de protestations des parents. J'ai fait acheter pas mal de "Présence du futur" et de "J'ai Lu" pour la bibliothèque du collège.

« Mais ça n'est pas rentré dans les mœurs de tout le monde. Dans les années 70, j'ai été convoqué au bac pour renoter un paquet de copies de l'année précédente : le premier correcteur avait systématiquement mis moins de 5 à tous ceux qui avaient cité une BD ou de la S.F. quelles que soient les qualités de la disserte. Il y avait eu des protestations, et j'ai effectivement remonté tout le monde.

« La S.F., ça marche bien avec les jeunes mais ils la confondent avec d'autres genres qui sont très différents, et que je n'aime pas beaucoup, comme le fantastique ou l'*heroïc fantasy*, les histoires de sorciers dans des mondes médiévaux, genre "Conard le Barbant". En France, c'est passé par le cinéma. C'est vrai que le cinéma de S.F. est souvent assez nul, à la différence des bouquins. Et le problème est là avec les gosses : ils ont fini par penser que la S.F., c'est une histoire où il peut arriver n'importe quoi. Quand je leur fais écrire des narrations imaginaires, j'ai beaucoup de peine à leur faire comprendre que l'histoire doit suivre une logique, même si les données sont imaginaires. »

Si j'ai reproduit largement ce témoignage, ce n'est pas qu'il émane d'un lecteur *typique* de science-fiction, mais parce qu'il s'agit d'un lecteur qui parle volontiers d'un goût qui reste en partie illégitime actuellement, d'un lecteur pour qui la honte culturelle n'est qu'un souvenir. Or le discours des lecteurs des genres méprisés est en général inexistant, censuré ou perdu.

Le goût personnel originaire n'est qu'un élément d'un processus plus complexe dans lequel ce goût est encouragé ou dissuadé, parfois jusqu'à être oublié. H. Becker dit qu'il faudrait aussi décrire les processus de normalisation des individus qui sont toujours au départ de leur vie plus déviants qu'ils ne le paraissent<sup>15</sup>.

Quelles sont donc les forces qui se sont exercées sur notre lecteur de S.F. ? D'une part, les forces de la légitimité qui ne laissent jamais complètement

ignorer à un sujet le statut méprisé de sa pratique. Cela dit, ces forces ne s'exercent pas de façon automatique et toute-puissante, comme pourrait le donner à penser une lecture rapide des travaux de sociologie de la culture. Il y faut des agents concrets : ici, la mère, de culture petite-bourgeoise, et l'école, ou plutôt certains enseignants.

Inversement, d'où vient l'échec relatif de ces agents et la résistance de ce lecteur ? Certes de son inclination personnelle. Mais encore faut-il être en mesure de la suivre. Il y a d'abord la complicité du père, lecteur d'aventures populaires. On peut penser que c'est la conscience de sa réussite scolaire, avec l'approbation des adultes qui l'accompagne, qui lui communique la capacité de persister dans ses pratiques.

Encore ce début de « certitude de soi » ne s'affirme-t-il pas assez pour qu'il ose d'emblée conserver les livres élus de son cœur. On retrouve, *inversée*, une anecdote que rapporte le philosophe Alain : « On me fit entendre un jour une courte composition de Beethoven, que je ne connaissais point, copiée à la main et sans nom d'auteur. Je fus prudent, et je ne dis rien d'irréparable ; mais le jugement manquait d'assurance. [...] les grandes œuvres sont toujours plus puissantes, plus saines à l'esprit dans l'éclairement de la gloire <sup>16</sup>. » Même au connaisseur, soumis à l'expérience en double aveugle chère aux publicités de lessive, l'œuvre par elle-même ne peut se faire reconnaître s'il est privé de cette *direction de conscience* qu'exerce la consécration.

L'autre force sociale qui a permis la perpétuation du goût de notre lecteur a été la légitimation collective de la S.F. avec les effets qui la concrétisent et qu'on a vus passer au cours de l'entretien :

— activité de critique esthétique, élaboration d'une hiérarchie qualitative interne au genre, possibilité d'apparaître comme objet d'étude universitaire ;

— réédition des grands textes, éventuellement accompagnés de commentaires ; marché et collection des originaux épuisés ; entrée dans les anthologies scolaires, dans les instructions officielles (Bradbury au côté de Jules Verne dans celles de 1985 pour le français au collège), dans les bibliothèques scolaires et publiques, etc.

Mais légitimation n'étant pas légitimité, le genre « parvenu » se voit souvent jugé selon les critères propres à la littérature établie ; ce qui est dénoncé comme contresens par notre lecteur, qui se voit privé de rentabiliser socia-

lement son investissement de vieux routier de la lecture de S.F. Tout au moins auprès de ses pairs cultivés ; on peut, en revanche, penser qu'il en tire auprès de son jeune public l'avantage de paraître moins « classique », moins « traditionnel » que d'autres enseignants, bien qu'il signale la part de malentendu sur le genre qui demeure, selon lui, dans le succès grand public. Ne serait-ce que parce que l'intégration de la S.F. dans la « culture jeune » actuelle s'accompagne de l'oubli du goût pour la science et du rationnel — quand même si importants pour notre lecteur. Après tout, sa toute première rencontre avec le genre, comme avec la vulgarisation scientifique, ne s'est-elle pas faite dans un « illustré » dont l'inspiration communiste devait transporter des valeurs de confiance en le progrès et la science, très ébranlées dans la jeunesse des années 70 et 80 ?

#### QUI PASSE ET CE QUI SE PASSE DANS UNE BIBLIOTHÈQUE

Nous pouvons revenir après tous ces détours à la lectrice de romans-photos qu'a rencontrée le sociologue dans sa bibliothèque municipale. Nous savons mieux pourquoi elle a hésité à répondre et pourquoi il a fait en sorte qu'elle réponde. Mais il reste une remarque à faire à propos du *lieu* de la scène. Car le statut d'un livre se marque aussi par le lieu : littérature de gare, de kiosque, d'alcôve, de Prisunic, dit-on, et j'en passe...

Donc la bibliothèque : sans doute ce lieu, temple de la culture, incitait-il la dame à taire ses mauvaises lectures. Mais il faut aussi s'interroger, dans l'autre sens, sur le fait qu'une lectrice de *Confidences* fréquente assidûment une bibliothèque où elle prend bien autre chose (entre autres, de la S.F., et nous savons combien c'est surprenant). Aussi cette dame n'était-elle pas *typique* de l'ensemble des lectrices de romans-photos qui partagent avec elle ce goût, mais pas toutes celui de la lecture de livres, et encore moins l'inscription dans une bibliothèque.

Notre dernière remarque sera pour prévenir les interprétations mécaniques de la théorie de la légitimité : la légitimité culturelle, dont la bibliothèque est incontestablement un des lieux de perpétuation, ne s'impose pas aux sujets avec la force de contrainte d'une *loi*, que nul ne serait censé ignorer.

Les gens ne sauraient l'ignorer complètement, ni faire comme si elle n'existait pas (sauf par provocation), mais ils peuvent la percevoir de façon bien variable. Par exemple, on sait la bonne volonté culturelle des autodidactes, qui *reconnaissent* la culture légitime et tentent de se l'approprier. Mais ce sont les mêmes souvent qui consomment beaucoup de télévision et lui accordent une valeur culturelle (les retraités, et pas du tout les élèves et étudiants, contrairement à ce qui se dit trop vite), manifestant par là une *méconnaissance* paisible des décrets de la légitimité cultivée.

Ce qui a le plus surpris le sociologue de la part de la dame, c'est qu'elle se laisse impressionner par le jugement de son mari qui « lui ne lit que des espionnages » !

Patrick Parmentier,  
Sociologue.  
*Université de Paris VIII.*

## NOTES

1. *Pratiques culturelles des Français* (évolution 1973-1981). Paris : Dalloz, 1982.
2. Louis-Harris/*L'Express*, novembre 1978 ; SOFRES/*Le Figaro*, octobre 1979 ; BVA/*L'Express*, mai 1981 ; SOFRES/*Le Pèlerin*, décembre 1981 ; SOFRES/*Le Nouvel Observateur*, janvier 1987.
3. La notion de légitimité ne s'est appliquée que secondairement à la culture. Sa signification sociologique a été construite par Max Weber pour décrire les pouvoirs religieux, politiques et juridiques : un « ordre légitime » est plus qu'une régularité due à l'habitude ou commandée par l'intérêt ; c'est aussi plus qu'une loi au sens juridique ; c'est une obligation reconnue comme juste par ceux qui sont contraints de s'y soumettre et pensent y être contraints à bon droit. Cette reconnaissance est une condition capitale de l'efficacité de l'ordre. Il existe des cas limites où les individus peuvent se conduire de façon complètement « illégitime » sans pour autant contester la légitimité de l'ordre, c'est-à-dire sa prétention à être universellement reconnu : non seulement ils se sauront « en situation irrégulière » susceptible de sanction sociale, mais ils se sauront en faute, ils éprouveront de la honte.

On trouvera la construction la plus générale de la notion de légitimité sociale dans les ouvrages de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, depuis *Les Héritiers*. Éd. de Minuit, 1964, jusqu'à *La Reproduction*. Éd. de Minuit, 1970.

4. C. Lévi-Strauss. *Race et histoire*. UNESCO, 1952 ; Gonthier, 1961.
5. R. Ikor. Lettre à la revue *Europe*, juin 1974.
6. R. Ponton. « Naissance du roman psychologique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, juillet 1975.
7. T. Todorov, ed. *Théorie de la Littérature*. Éd. du Seuil, 1965.
8. M. Angenot. *Le Roman populaire : recherches en para-littérature*. Montréal : Presses de l'université du Québec, 1975.
9. Alain. *Propos sur l'esthétique*. PUF, 1948.
10. Han Yu, cité par J. Paulhan. *Les Fleurs de Tarbes*. Gallimard, 1941.
11. D. Roche dans I. & G. Bogdanoff. *L'Effet science-fiction*. Laffont, 1979.
12. A. Gramsci. *Gramsci dans le texte*. Éd. sociales, 1975, pp. 650-672.
13. P. Parmentier. *Les Rayons de la bibliothèque*. Université Paris VIII, 1982 ; « Les genres et leurs lecteurs ». *Revue française de sociologie*, juillet-septembre 1986 ; « Bon ou mauvais genre : la classification des lectures et le classement des lecteurs ». *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 31, n° 3, 1986.
14. L. Boltanski. « La constitution du champ de la bande dessinée ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, janvier 1975.
15. H. Becker. *Outsiders*, 1963 ; trad. Métailié, 1985.
16. Alain, *op. cit.*